
EXTRAIT DU DÉBAT N° 158

Janvier-Février 2010

GALLIMARD

Autour de *Comment le peuple juif fut inventé* de Shlomo Sand

Esther Benbassa

*Les Juifs, plus qu'une religion,
moins qu'un peuple ?*

Le titre même de l'ouvrage de Shlomo Sand, s'il est provocateur, est aussi surtout très stimulant. Le simple fait de se poser la question de savoir « comment le peuple juif fut inventé » annonce déjà une démarche originale, qui oblige à se défaire des œillères avec lesquelles, y compris les spécialistes du domaine, regardent les Juifs. On se demande souvent – n'est-il pas vrai ? – si juif/Juif, comme substantif, doit s'écrire avec un petit ou un grand *j*. La réponse convenue, et qui est faite souvent sans réfléchir, est simple : la minuscule est de règle lorsqu'on désigne par là le fidèle d'une religion, la majuscule le membre d'un peuple. C'est là que devrait commencer la vraie interrogation : comment, pourquoi, quand faut-il donc opter pour l'un

plutôt que pour l'autre ? Quel éditeur, quel correcteur n'a-t-il pas maintes fois hésité entre les deux options, la différence entre les deux étant si difficile à établir ? Il n'a de fait jamais été aisé de tracer la frontière entre ce qui, chez les Juifs, relève de l'appartenance au peuple et ce qui appartient simplement au religieux. Et immédiatement vient à l'esprit une autre question : Israël est-il un pays juif (un pays de juifs) ou le pays des Juifs ? Or, là aussi, l'ambiguïté est la règle.

Le titre du célèbre opus de Theodor Herzl, fondateur du sionisme politique, *Der Judenstaat*, est ordinairement traduit en français par « L'État des Juifs », mais aussi parfois par « L'État juif ». Les chevilles ouvrières de l'État d'Israël, si laïques qu'elles aient été, se sont approprié toute une terminologie d'origine religieuse pour relier leur projet à sa matrice proclamée, la Bible. Et s'il y a eu de longs débats sur le choix de l'emplacement du futur État, après la mort de Herzl,

Esther Benbassa est directrice d'études à l'École pratique des hautes études, où elle est titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne. Parmi ses principaux ouvrages, voir notamment : *Israël, la terre et le sacré*, 2^e éd., Flammarion, « Champs », 2001 (avec J.-C. Attias) ; *La Souffrance comme identité*, Fayard, 2007 ; *Dictionnaire des mondes juifs*, Larousse, 2008 (avec J.-C. Attias) et *Être juif après Gaza*, CNRS Éditions, 2009.

Esther Benbassa
Plus qu'une religion,
moins qu'un peuple ?

on s'est définitivement fixé sur la Terre sainte. Encore fallait-il trouver une légitimation à ce choix. Cette terre était habitée par d'autres peuples et des adeptes d'autres religions. Comment la faire accepter comme site du futur « foyer national juif » ? Si l'on met effectivement à contribution l'attachement millénaire des Juifs à Jérusalem et les fondements d'une histoire dont cette ville est le symbole, en revanche peu de données profanes, laïques et concrètes peuvent entrer en ligne de compte pour justifier un tel choix du lieu de la réalisation du rêve sioniste, d'autant qu'avant les pogromes de 1881-1882 le nombre de Juifs qui l'habitaient n'était pas très élevé. La Bible s'érige dès lors en livre d'histoire par excellence pour les premiers pionniers ; elle devient elle-même une vraie terre, où l'on puise les éléments essentiels pour justifier, exiger et mettre en œuvre les « droits historiques » inaliénables des Juifs sur la Palestine.

L'enseignement de la Bible comme livre d'histoire entre dans les programmes scolaires de la colonie juive de Palestine, avant même la fondation de l'État. On occulte son affaiblissement numérique au cours des siècles et le renforcement proportionnel du poids de la Diaspora, le déclin corrélatif de la Terre sainte comme centre du judaïsme mondial, après la destruction du premier Temple en - 586, celle du second en 70, l'ascension irrésistible d'un pôle concurrent en Babylonie, ainsi que l'éloignement indéfini, après l'échec retentissant de l'ultime révolte contre les Romains de 135, des perspectives de restauration et de rassemblement, tous éléments qui contribuent à distendre toujours plus les liens du « peuple juif » avec sa terre. Tout cela a pourtant profondément affecté l'identité juive et le judaïsme comme système légal. La synagogue remplace en exil le Temple détruit et les Jérusalem de substitution s'y multiplient. Tlemcen

est la Jérusalem du Sud, Vilna celle de l'Est, Sarajevo celle des Balkans, Amsterdam celle du Nord, etc., tandis que la Jérusalem authentique s'érige en espérance, en attente, lieu imaginé des futures réalisations messianiques. On prie toujours en direction de Jérusalem ; à Pâque, on dit toujours : « l'an prochain à Jérusalem ». Mais c'est en Diaspora que l'on vit.

Le sionisme utilise cette charge émotionnelle et religieuse pour lui donner une tournure séculière et en faire un projet étatique. La Bible est une terre, la langue hébraïque la raconte, les lieux portant des toponymes arabes prennent des noms tirés de l'Écriture, on ne parle pas de Palestine mais on utilise « *Eretz* », ce mot qui figure au premier verset du premier chapitre de la Genèse et qui désigne, par opposition au ciel, la terre qui, avec le ciel, est le produit du premier acte créateur de la Divinité, et on lui accole « *Israel* » : « *Eretz Israël* », la terre d'Israël. Pour dire « immigration », on emploie le mot *aliya*, qui désigne originellement la montée à la Torah ou le pèlerinage en Terre sainte. D'autres mots s'ajoutent à ceux-là, sacralisant cette terre sur laquelle des Juifs auraient vécu de tout temps ou seraient au moins de tout temps venus mourir. Le sionisme s'enracine par l'intermédiaire de la Bible et de tout un héritage *religieux* dans une terre sur laquelle est finalement fondé le nouvel État, qui lui aussi, après la Shoah, incarne dans les imaginaires meurtris une véritable rédemption, laquelle n'est pas moins religieuse.

Pourtant, parce que jusque dans leur projet national ils ne s'émancipent jamais totalement du poids du religieux, les Juifs ne doivent-ils pas être tenus pour un peuple mais seulement pour les adeptes d'une religion ? S'ils ne répondent pas aux critères de définition ordinairement admis d'un « peuple », tel qu'il s'est surtout concep-

Esther Benbassa
Plus qu'une religion,
moins qu'un peuple ?

tualisé à l'ère moderne, encore moins à ceux de « nation », tant cette notion paraît anachronique lorsqu'elle est mise en regard de la manière dont les Juifs médiévaux s'autodéfinissaient, il semble néanmoins difficile d'affirmer d'une façon catégorique qu'ils n'ont d'identité que religieuse ou « confessionnelle ». Les perceptions qu'ils ont d'eux-mêmes sont nombreuses et leurs caractéristiques culturelles varient grandement d'une région à l'autre, tellement ils sont influencés par les milieux ethnico-culturels et religieux très différents dans lesquels ils évoluent. Cette diversité n'est pas contradictoire avec le partage d'un fonds commun religieux, ni avec la circulation d'idées, de manuscrits, de livres, etc., le tout se traduisant par des comportements et des coutumes excédant, voire enfrenant, les limites du corpus religieux à proprement parler. Quoi de commun entre un Juif de Fès et un Juif de Venise ou de Cracovie ? En tout cas, il n'y a pas que le religieux.

Sans doute les Juifs, ainsi que tente de le démontrer Shlomo Sand, à l'instar de toutes les collectivités qui ont un jour prétendu au statut de « peuple », sont-ils le produit de la rencontre et de l'absorption de populations d'origines multiples. Reste qu'au Moyen Âge, période que l'auteur aborde succinctement, on retrouve chez eux des caractéristiques dénotant qu'ils ont une vision d'eux-mêmes ne se réduisant pas à la simple religion. Aussi bien leur mode d'organisation communautaire en Diaspora, leur enracinement dans les terres dites d'exil, le basculement du monde juif de l'Est vers l'Ouest et la formation de nouveaux pôles prestigieux, tel celui qui germe en terre ibérique, tout concourt à la cristallisation de « régionalismes » juifs de plus en plus visibles et parfois en compétition ouverte. Les distinctions culturelles, qui voient le jour entre monde sépharade ibérique, monde ashké-

naze, monde juif ottoman, monde juif maghrébin, ne gomment pourtant pas la conscience d'appartenir à un groupe.

La religion est, certes, au centre de cette conscience, mais, elle aussi, dans ses pratiques, ses usages, ses traditions concrètes, trahit l'impact de ces régionalismes. Dans le même temps, les Juifs s'approprient les langues de prestige des cultures non juives dominantes, tel l'arabe en terre d'islam, tout en continuant à alimenter les judéo-langues, langues vernaculaires, comme le yiddish, le judéo-arabe, le judéo-persan, le judéo-espagnol, etc. Ils s'érigent en passeurs des grands textes philosophiques et scientifiques de l'Antiquité, par le biais de la traduction, et c'est finalement en hébreu, ultime langue d'accueil de cet héritage, que les Juifs de tous horizons pourront y avoir accès. Dans ce long Moyen Âge juif, qui court jusqu'au XVIII^e siècle, se mettent en place des sociétés d'entraide pour les Juifs de Terre sainte ; leurs émissaires relient les différents segments du monde juif et colportent les informations. Les bouleversements, les expulsions et les nouveaux exils de ce long Moyen Âge transfèrent des groupes entiers de l'ouest vers l'est et vers le sud ; les grands textes suivent ces déplacements pour entrer dans le patrimoine de groupes juifs qui jusque-là ne les connaissaient pas.

Si les idées prennent les nouveaux chemins de l'exil, les migrations amènent parfois des Juifs ou des Juifs convertis au christianisme, fuyant la persécution, dans des contrées qui n'avaient encore jamais abrité des communautés juives, tels les Pays-Bas accueillant les anciens marranes. Les grands blocs d'antan se fissurent, ainsi avec le passage massif des Juifs de l'Espagne et du Portugal chrétien dans les Balkans sous domination musulmane. Le basculement du commerce international de la Méditerranée vers l'Atlan-

Esther Benbassa
Plus qu'une religion,
moins qu'un peuple ?

tique conduit son lot de Juifs dans les nouvelles colonies. Ce commerce et les réseaux bancaires tenus par des Juifs – mais pas seulement – créent un espace avec de moins en moins de frontières entre les ressortissants de différentes communautés, allant de l'Espagne jusqu'à l'Extrême-Orient et jusqu'au Nouveau Monde. Ce qui provoque également la dissémination des courants de pensée et des schismes, tel le sabbatisme, cette vague messianique qui, au xvii^e siècle, part de l'Empire ottoman pour atteindre l'Est et l'Ouest. Il ne se contente d'ailleurs pas d'être un accès de fièvre religieuse, mais il introduit des ruptures et des changements dans les mentalités.

Parallèlement, la nostalgie de Jérusalem est dans certaines aires culturelles occultée par la nostalgie de pays abandonnés plus récemment, d'où les Juifs avaient été expulsés, induisant la préservation coûte que coûte des savoirs importés dans les nouveaux lieux d'implantation. En monde sépharade des Balkans, la « séphardité » des Juifs était au moins aussi importante pour eux que leur identité religieuse juive.

Les Lumières juives (*Haskala*) naissent dans ce champ en ébullition et presque sans frontières, puisque ce mouvement partant de l'Allemagne se déploie jusqu'en Europe de l'Est, dans les Balkans, puis en Afrique du Nord. Les nationalismes juifs se ressource dans ce contexte et prennent les mêmes chemins pour s'y enraciner et aider à la modernisation des judaïcités. Ils passent par les journaux qu'avaient fondés les adeptes de la *Haskala* (les *maskilim*), et nombre de futurs nationalistes juifs, puis sionistes furent aussi, surtout en Europe orientale, des hommes issus de ces Lumières juives. On ne peut pas comprendre leur influence si l'on s'en tient à une définition strictement religieuse de l'être juif, et même si cette définition joua effecti-

vement un rôle très important dans la représentation de soi.

L'histoire des Juifs s'écrit dans les larmes au xix^e siècle. Les tenants juifs de l'historiographie moderne positiviste créent un passé juif, tissé de malheurs, nécessaire pour jeter les fondations du futur peuple. La souffrance millénaire devrait désormais souder le groupe et s'ériger en fonds commun. Shlomo Sand tente de démontrer, avec des arguments passés au crible des grands travaux sur la nation et le nationalisme, que le peuple juif est une « invention ». En effet, il n'y a pas de doute à cela. Mais est-on un peuple seulement si l'on se coule exactement dans le moule des concepts forgés à l'ère de la modernité ? Que les Juifs se soient perçus comme un peuple, nonobstant même une dominante religieuse rassembleuse, suffit à faire d'eux un peuple, même s'il est « imaginaire » ou « imaginé ». Que le sionisme se soit appuyé sur cette perception mi-religieuse, mi-ethnico-« nationale » est un fait. L'État d'Israël même, sans constitution, s'inclinant devant des normes religieuses, y compris pour le droit de la famille ou de la nationalité, n'est que l'illustration contemporaine de cette hésitation entre religion et nation, elle bien ancienne. Si les inventeurs de la « nation juive » étaient des laïcs convaincus, ils ont été contraints de passer des compromis avec la religion et les religieux pour que l'autodétermination sur une terre héritée de la Bible et une émigration inséparable de l'antique nostalgie de la Terre sainte puissent se lester de toute la charge de sens et d'espoir, dont ceux qui s'engageaient avaient évidemment besoin.

Shlomo Sand lui-même écrit dans son livre : « Tout grand groupe humain qui se considère comme formant un "peuple", même s'il ne l'a jamais été et que tout son passé est le résultat d'une construction entièrement imaginaire, pos-

sède le droit à l'autodétermination nationale» (p. 390). L'imaginaire et l'invention ne relèvent-ils pas du même registre? Si les Juifs se sont effectivement imaginés comme un peuple pour créer un État, pourquoi le peuple juif serait-il plus une invention ou une invention moins légitime que celle d'autres «peuples»? L'auteur a-t-il cédé aux démons de la «pureté», révoquant en doute l'existence d'un «peuple juif» au motif qu'il serait composite? Ou a-t-il simplement cédé à l'attrait de l'historiographie positiviste, pour qui les représentations n'existent pas, et pour qui seuls les «faits» sont des preuves?



En tout état de cause, ceux qui liraient ce livre seulement pour s'assurer que le peuple juif n'existe pas, voyant là le seul moyen ou le moyen ultime de légitimer la cause d'un peuple, le peuple palestinien, qui lui existerait bien, font fausse route. Le peuple palestinien est lui aussi «inventé», si on le juge à l'aune de la «pureté». Les Palestiniens se perçoivent comme un peuple, ils sont donc un peuple et, comme peuple, ils ne sont ni plus ni moins inventés que le peuple juif. De l'aveu même de Shlomo Sand, même imaginés, les «peuples» ont droit à l'autodétermination. Voici, à mon sens, le vrai message d'ouverture qu'apporte ce livre à la fois savant et foisonnant, derrière lequel se cache un humaniste authentique, un défenseur du droit des Palestiniens à avoir un État, un intellectuel israélien et juif qui ne ferait pas rougir ceux qui l'ont précédé, et qui n'ont pas sacrifié leurs idéaux sur l'autel du nationalisme.

Esther Benbassa.

Denis Charbit

L'excès et le flou

S'appuyant sur la percée théorique d'Eric Hobsbawm, d'Ernest Gellner et de Benedict Anderson concernant l'invention et l'imaginaire de la nation, Shlomo Sand exige de faire table rase de plus d'un siècle d'historiographie sioniste, puisque celle-ci n'a produit, selon lui, que de la mytho-histoire sinon de la pseudo-histoire. Son récit se résume à trois grandes propositions : tout d'abord, à l'instar des Hittites, des Sumériens ou des Assyriens, à l'instar des civilisations antiques, les juifs de Palestine ont disparu. Ils se sont évaporés, dissous, fondus dans leur environnement. Après la destruction du second Temple, un noyau juif a tenu bon quelque temps, a prospéré même avec la rédaction du Talmud de Jérusalem, puis s'est progressivement étioilé. Ce qu'il en restait s'est sans doute converti à l'islam lors de la conquête musulmane, de telle sorte que les Palestiniens d'aujourd'hui seraient vraisemblablement les descendants des juifs de l'époque romaine, et non les juifs de la Diaspora qui revendiquent la même ascendance.

Si les juifs d'aujourd'hui ne peuvent sérieusement se prévaloir de cette valeureuse lignée hébraïque et judéenne puisqu'il n'y a eu ni exil ni dispersion, quelles sont leurs origines authentiques? Car c'est bien une enquête de cet ordre que mène Shlomo Sand, et là aussi ses conclusions bouleversent la quiétude habituelle en déclarant que juifs ashkénazes, juifs de l'aire arabo-musulmane et juifs du Yémen sont *grosso modo* issus de peuples d'Europe, d'Afrique et d'Asie qui ont embrassé il y a des lustres la religion mosaïque. La boucle est bouclée : d'un côté, on a perdu la trace des juifs autochtones de

Denis Charbit, maître de conférences en sciences politiques à l'Open University d'Israël, est notamment l'auteur de *Qu'est-ce que le sionisme?* (Albin Michel, 2007). Il a récemment dirigé un ouvrage collectif sur *Les Intellectuels français et Israël* (Éd. de l'Éclat, 2009).
